

jours passés, il est vrai, dans une grande souffrance, tout à coup, je me trouve changé et capable de continuer ma route jusqu'à son heureux terme. Dénudé de tout secours humain, j'avais naturellement invoqué Celui qu'on ne prie jamais en vain. Voilà tout le secret. Et certes, ce n'est pas, dans ma vie de missionnaire, la première fois que j'ai éprouvé combien la providence de Dieu aime à veiller sur ses enfants."

"Le voyage fut très agréable les deux premiers jours ;— c'est le P. Guéguen qui parle—le troisième, à neuf heures du matin, je fus saisi d'un violent mal de reins qui allait toujours en augmentant ; vers le soir, nous nous trouvâmes au milieu des glaces du lac Kipawé, et nous fûmes obligés de camper. J'étais si mal que je ne pus débarquer seul. Mes sauvages dressèrent une tente au plus vite et m'y transportèrent sur mes couvertes. Pour une mission de trois mois et demi, c'était, comme vous le voyez, débiter d'une triste manière. Je ne perdis pas confiance, et, grâce à Dieu, le lendemain, je me relevai assez bien portant."

Quelques jours après, il ajoutait : "Pour moi, j'étais moins alerte ; je ressentais une grande fatigue. Par une froide matinée, j'éprouvai un jour un évanouissement. Mes sauvages, me voyant renversé dans le canot, se disaient entre eux : il dort. Heureusement, je repris vite connaissance et me fis mettre à terre. Un bon feu et un bon déjeuner me remirent assez bien pour continuer ma route."

Article II.—Souffrances morales.



R. P. Fafard, o.m.i.

Les missionnaires ne nous ont guère révélé leurs souffrances morales. Pour en parler avec autorité, il faudrait les avoir éprouvés soi-même. C'est, tantôt, la perspective obsédante de l'insuccès ; tantôt, la déprimante réalité de graves désordres. "Les sauvages de Wé-montashing avaient bu," écrit avec amertume le P. Bourassa, "ils n'étaient plus les mêmes. Ils suivirent les exercices de la mission, mais sans la dévotion accoutumée. Les confessions commencèrent,